

OBLATS AU BORD DU MÉKONG

Pierre Chevroulet, O.M.I.



HÉRITAGE
OBLAT

14

OBLATS AU BORD DU MÉKONG

par

Pierre Chevroulet, O.M.I.

14

Collection Héritage Oblat
Postulation générale des O.M.I.
Rome, Italie
1998

La couverture: Claude Tardif, O.M.I.

Imprimé par: Tip. Città Nuova
Largo Cristina di Svezia, 17
00165 Roma (Italia)

OBLATS AU BORD DU MÉKONG

La Mission du Nord-Laos, confiée à la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée de 1935 à 1975, a connu une histoire mouvementée à l'image de tout le pays. Le Laos, en effet, entré en guerre avec les débuts de la Seconde Guerre mondiale, ne devait en sortir, et de quelle manière, qu'en 1975. Guerre japonaise, guerre d'Indochine, française, puis américaine: pendant près de quarante années, le pays tout entier fut en proie à d'âpres luttes de factions aggravées du poids incontrôlable de la géopolitique mondiale.

Le Pays

Pays privé de débouché maritime, coïncé entre la Chine au Nord, le Viet Nam à l'Est, le Cambodge au Sud et le royaume de Siam à l'Ouest, le Laos n'avait dû, à la fin du siècle dernier, qu'au protectorat français de ne pas tomber sous la botte de ses entreprenants voisins de l'Est et de l'Ouest. La Seconde Guerre mondiale lui rendra, paradoxalement, avec une unité plutôt factice, une indépendance dont il disposera avec beaucoup de mal, pour finir sous le joug du communisme triomphant de 1975.

Mosaïque de peuples parmi lesquels dominent les Laos, la population qui, au milieu du siècle, n'atteint pas encore trois millions d'habitants, est dépourvue de toute espèce d'unité qu'elle soit ethnique, politique, culturelle ou religieuse. Le principal trait d'union entre les provinces du Nord et celles du Sud, distantes de plus de mille kilomètres, c'est le Mékong. Les Laos se sont établis sur les bords de ce fleuve majestueux et dans les basses vallées de ses tributaires. Le paysan Lao y bâtit sa maison sur pilotis et y cultive le riz "gluant" dans des rizières inondées. C'est aussi le long du fleuve que se sont installées les villes les plus importantes: du Nord au Sud Louang-Prabang, la capitale royale qui conserve le Prabang, statuette de Bouddha, palladium du Royaume; Vientiane, ville principale et capitale administrative; plus au Sud encore, Savannakhet et Paksé. Dans les montagnes du Nord et sur les hauts plateaux du Sud vivent

des populations aborigènes ou, dans le Nord surtout, des tribus diverses d'origine sino-tibétaine qui progressent vers le sud au rythme de l'abattage des forêts pour leur traditionnelle culture sur brûlis: riz, maïs et, principale source de revenu, pavot à opium. Chaque ethnie a sa propre langue, seuls quelques hommes connaissent assez de laotien pour le commerce et les relations, assez lâches, avec les autorités.



Plan de la République Démocratique Populaire du Laos indiquant les différentes Provinces.

Du point de vue religieux, tandis que les Laos sont bouddhistes et que l'ancienne société villageoise se construit autour du temple et de la communauté des moines, les populations montagnardes restent attachées à leurs croyances traditionnelles et n'acceptent pas facilement l'installation d'un temple dans leur village. Même si la religion des

Le Laos Chrétien

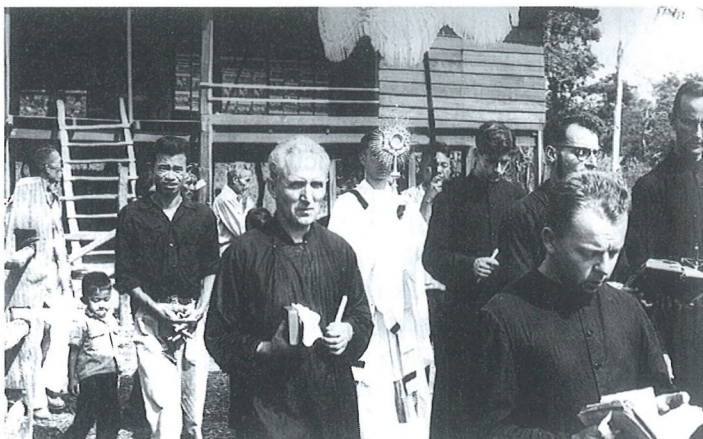
Laos est encore fortement imprégnée des anciennes croyances et pratiques que le Bouddhisme s'est bien gardé de détruire, il reste vrai que le Bouddhisme est religion nationale, du moins jusqu'à la chute de la royauté. La devise, constamment reprise à l'école comme dans les discours politiques, affirmait: "une nation, une religion, un Roi".

L'évangélisation tardive s'explique à la fois par l'éloignement du pays, difficile d'accès, les conditions climatiques et culturelles et, d'autre part, par l'histoire générale des Missions. Il y avait bien eu des tentatives de pénétration dès le XVIIe siècle, à partir du Siam à une époque où les deux rives du Mékong étaient encore laotiennes, à partir du Cambodge en remontant le fleuve ou à partir du Tonkin. L'une de ces tentatives permit à un jésuite italien, le Père de Leria, de séjourner cinq ans à Vientiane entre 1642 et 1647, sous le règne du Roi Soulignavongsa, le Roi-Soleil laotien, mais sans succès. Les Pères des Missions Étrangères de Paris, rendus au Siam dès 1662, lancèrent aussi des missionnaires vers ce pays qui se trouvait dans leur juridiction; échec également. Puis vinrent la suppression des Jésuites et les années, noires pour la Mission, de la Révolution française.

Ce n'est qu'avec le grand élan missionnaire de la seconde moitié du XIXe siècle qu'un sérieux effort d'évangélisation put être repris. Encore n'est-ce qu'après 1880 que des missionnaires réussirent à prendre pied dans le pays: partant de Bangkok et atteignant le Mékong, des Pères des Missions Étrangères de Paris avaient fondé la Mission du Laos qui couvrait les territoires jouxtant les deux rives du fleuve; au Nord-Est le Haut-Laos ou Chao-Laos fut atteint à partir du Viêt Nam et cette Mission restera rattachée au Vicariat Apostolique de Thanh-Hoa jusqu'en 1958. L'évangélisation progressa lentement, la partie Nord du pays ne recevant que de loin en loin la visite du missionnaire.

C'est pour remédier à cet état de choses que les Pères des Missions Étrangères de Paris demandèrent qu'un autre Institut fût mis en charge d'un territoire détaché de la Mission du Laos et qui comprendrait toute la partie Nord du

pays. Plusieurs Instituts se récusèrent et c'est finalement les Oblats qui acceptèrent en 1933. Il est d'ailleurs à noter que ce fut la première mission de la Congrégation dans un pays sous administration coloniale française.



Les premiers missionnaires oblats et les gens du pays à la procession du Très Saint Sacrement..

Les Oblats au Laos

En janvier 1935, le premier groupe d'Oblats arrivait au Laos; ils étaient trois Pères: le Supérieur Jean Mazoyer, un vétéran de vingt ans de mission à Ceylan, et deux jeunes: Etienne Loosdregt, de France, et Jean-Paul Broulliette, du Canada. On rapporte qu'au cours d'un premier voyage de reconnaissance entrepris l'année précédente, le P. Mazoyer avait pleuré en découvrant les difficultés qui attendaient le missionnaire dans ce pays ... et il ne pouvait deviner ce que les circonstances de la guerre et la méchanceté des hommes ajouteraient aux obstacles naturels!

Sur le territoire qui s'ouvrait à leur activité apostolique n'existaient encore que deux secteurs assez solidement établis: le district rural de Paksane qui comptait parmi ses villages la première chrétienté du Nord Laos, Ban-Keng-Sadok, au bord du Mékong, et la chrétienté urbaine de Vientiane pratiquement entièrement composée de Vietnamiens, d'Annamites comme on disait alors. Il fallait donc tout de suite se mettre à l'étude des langues.

Le groupe, heureusement, se renforça rapidement: un prêtre diocésain, le P. Thomas Nantha, fut ordonné dès 1935, des missionnaires arrivèrent de France, du Canada et de Belgique. En 1938, la Mission s'est suffisamment développée pour être érigée en Préfecture Apostolique, première circonscription ecclésiastique entièrement laotienne. Mgr Mazoyer en est le Préfet; il a désormais avec lui 14 prêtres, dont 13 oblats, et un frère, Paul Mary, arrivé en 1937. L'effort remarquable de la Congrégation a permis non seulement de tenir les postes existants, mais surtout d'en ouvrir d'autres avec missionnaire résidant, notamment à Louang-Prabang et à Xieng-Khouang. Bien plus, des Pères sont lancés dans la brousse où des contacts prometteurs sont pris comme à Phak-Beuak à trois journées de bateau et de piste de Paksane, et à Nong-Het à l'est de Xieng-Khouang.



Village typique dans la forêt.

Les conséquences de la guerre

Tout cet élan va être brisé net avec le début de la guerre qui désorganise la Mission et la prive de tout renfort jusqu'en 1947, tandis que la coupure de toutes relations avec l'Europe est cause de graves problèmes de finances. Dès l'entrée en guerre, plusieurs Pères français sont mobilisés; la guerre avec le Siam en 1940 n'a pas de conséquences aussi dramatiques que dans la Mission du sud qui occupe les deux rives du Mékong: en décembre 1940, la persécution sur la

rive siamoise conduit au martyr sept Bienheureux de Song-Khone. Au Laos même, l'occupation japonaise restreint beaucoup les mouvements et les activités des missionnaires. A partir de 1943, les deux Pères canadiens vont être internés au Viêt Nam, internement bénin dans un couvent des Pères Rédemptoristes à Hué, mais cela réduit d'autant le personnel actif de la Mission. Encore, à cette époque, l'administration française qui relève nominalement du gouvernement de Vichy, inféodé aux forces de l'Axe, parvient-elle à assurer une certaine protection aux ressortissants français.

Les Japonais

Tout va changer à compter du 9 mars 1945 lorsque le coup de force japonais permet à l'armée nipponne de prendre toutes les affaires en mains. Cela se traduit par l'arrestation de tous les missionnaires français, à l'exception de ceux qui ont pu prendre la brousse. Mgr Mazoyer, qui se trouvait à Xieng-Khouang, est emmené en prison à Vinh avec les Pères du secteur. D'autres sont internés à Vientiane. Le personnel de la Mission se trouve alors réduit aux deux Pères laotiens, le P. Vien, frère du P. Nantha, ayant été ordonné en 1943. Encore une fois, la Mission des Oblats est moins touchée que celle du Sud qui voit deux évêques français, le Vicaire Apostolique et son prédécesseur, et deux Pères massacrés par les Japonais (mars-août 1945).

Période troublée qui va se prolonger au-delà de la capitulation japonaise (15 août 1945) car le Viêt-Minh communiste en a profité pour proclamer l'indépendance du Viêt Nam, bientôt imité par son pôle décalque laotien qui commence à se faire connaître sous le nom de "*Pathet Lao*" (= "*Pays Lao*") ou bien "*Lao Issara*" (= "*Laos libre*"). Ce sera alors la lente reconquête du pays par l'armée française qui remonte la vallée du Mékong. Situation fort confuse, avec occupation chinoise des provinces du nord, qui sera longue à revenir à la normale. Le retour du Préfet Apostolique n'aura lieu qu'après plusieurs mois, tandis que des tribulations de toutes sortes sont le lot des missionnaires restés au pays, même après leur libération des prisons japonaises. Certains doivent passer en Thaïlande - c'est le nouveau

La guerre française

nom du Siam depuis 1939 - ; un Père à Paksane doit faire face à l'accusation de haute trahison parfaitement imaginaire et risque de passer en conseil de guerre français; de Louang-Prabang, le P. Georges Kolbach, marche jusqu'à Kunming, capitale de la province chinoise du Yunnan, il en rapportera des infirmités qui ensuite le tiendront éloigné du Laos pendant plus de dix ans et fortement handicapé pour le reste de ses jours.

Du moins la guerre, enfin terminée en Europe, paraît-elle aussi toucher à sa fin en Asie et de nouveaux renforts missionnaires vont pouvoir redonner de la vigueur à une jeune Mission frappée trop tôt par les aléas de la politique internationale. Mais ce n'est bien qu'une apparence puisque, dès 1946, malgré des accords signés entre Ho Chi Minh, chef des communistes vietnamiens, et le gouvernement français, s'ouvre une nouvelle période de désordres avec ce que l'Histoire retient sous le nom de première guerre d'Indochine ou guerre française. La Mission pourtant est repartie d'un nouvel élan, grâce à l'arrivée entre 1947 et 1952 de quinze Oblats dont un Frère. Ses développements les plus notables concernent le Petit Séminaire de Paksane, ouvert dès 1942, en pleine guerre, sous le nom "Institution De Mazenod". Simple paillotte pour abriter les séminaristes, tandis que les pères campent tant bien que mal dans la vieille maison de mission, il lui faudra tenir encore quelques années avant de laisser la place à une construction en dur à partir de 1956. Ils concernent aussi les commencements difficiles, mais promis à un essor certain, de la mission parmi les minorités: chez les Hmongs d'abord avec le P. Yves Bertrais dans le secteur de Louang-Prabang surtout, puis chez les Khmuh, des pauvres entre les pauvres, sur les rebords de la Plaine des Jarres (Xieng-Khouang) avec les PP. Louis Morin, puis Jean Subra.

Vu les progrès de la Mission au cours de ces années, rien d'étonnant s'il est bientôt question d'ériger un Vicariat Apostolique: ce qui sera fait en mars 1952. Le pionnier, Mgr Jean Mazoyer, âgé de 70 ans se retire, et c'est le P. Etienne Loosdregt qui est nommé premier évêque au Laos. La devise choisie par le nouvel évêque exprime à la fois

une conviction profonde et un souhait: la conviction est la certitude de foi que la vraie paix ne peut venir que de Dieu et le souhait c'est que cette paix s'installe enfin dans un pays qui ne l'a pas connue un seul jour depuis 13 ans. C'est cela que veut dire: "*Pax a Deo*". Ce souhait, en forme de prière, va-t-il être exaucé? La situation paraît de plus en plus précaire lorsque de profondes attaques communistes menacent Louang-Prabang, puis Xieng-Khouang à partir du Nord Viêt Nam. Pourtant la victoire sans appel de Diên Biên Phủ va mettre un terme à cette première guerre; c'est au moins une éclaircie que laissent entrevoir les accords de Genève (juillet 1954) entre la France et le Viêt-Minh.

Des Oblats italiens aussi

Viennent alors les années qu'on pourrait estimer les plus belles de la Mission oblate au Laos: alors que le Vicariat s'agrandit de la province de Sam-Neua à la frontière vietnamienne, après que les communistes l'aient rendue à la communauté nationale, le séminaire donne ses prémices avec l'ordination des deux premiers prêtres formés sur place, en décembre 1958; un essai de grand séminaire sans doute prématuré, tournera malheureusement court, et les grands séminaristes iront poursuivre leur formation au Viêt Nam ou en Europe. Un nouveau district missionnaire va être mis sur pied à Nam-Tha aux confins de la Chine. C'est pour répondre aux besoins grandissants que la Congrégation des Oblats décide de l'envoi au Laos de missionnaires italiens. Cet afflux de forces neuves, à partir de novembre 1957, va permettre un développement rapide dans la partie nord de la Mission bien mis en évidence par la création en 1963 du Vicariat Apostolique de Louang-Prabang dont Mgr Leonello Berti est le premier évêque. Toutefois, à ce moment-là l'Église du Laos a déjà vécu des temps tragiques dont il convient de retracer ici brièvement la genèse.

Le Mouvement Communiste au Laos

Bien que très lié au mouvement vietnamien sur lequel il s'appuie dès son origine, le mouvement communiste laotien a une histoire toute différente. Au Viet Nam, il s'agit d'un mouvement dur, se refusant à tout compromis, fortement organisé autour d'un parti qui revendique son appar-

tenance, dont le chef est connu de tous. Sa base territoriale est bien déterminée puisqu'il s'agit d'un État reconnu internationalement qui ne fait pas mystère de son objectif ultime: réunifier tout le pays sous sa gouverne exclusive. Rien de tout cela du côté laotien: ici tout est brouillé, du moins en apparence. On avance masqué: le mouvement ne dit pas son nom, les vrais chefs ne sont pas connus. Le mot "*communiste*" n'apparaît jamais: si la vieille appellation "*Lao Issara*" s'entend encore un peu, comme dans les débuts du mouvement, c'est le nom de la vitrine politique qui prévaut "*Nèo Lao Hak Sai*" ou "*Front Patriotique*" à la solde d'un parti totalement occulté qui ne viendra au grand jour qu'une fois la prise de pouvoir définitivement obtenue.



Habitations laos sur les montagnes.

La branche armée est habituellement désignée par l'expression "*Pathet Lao*" mais beaucoup lui préfèrent "*Lao Viet*" pour bien marquer que ces troupes opèrent en liaison avec les Vietnamiens ou même sous leur commandement. Eux-mêmes se présentent comme les "*Frères*" ("*Ai Nong*"), en particulier lorsqu'ils font des incursions dans les villages aux fins de propagande ou de ravitaillement. Par ailleurs, les ponts ne sont jamais rompus avec le gouvernement officiel d'union nationale formé en 1962: même si, dès l'année suivante, les ministres du Front sont repartis en dissidence,

on maintient la fiction de l'union nationale et on ne nomme pas de titulaires aux postes que ces ministres ont laissés vides.

Signe symbolique de cette situation paradoxale, les militaires "Pathet Lao" entretiennent en permanence à Vientiane, siège du gouvernement qu'ils combattent en brousse, un détachement qui ne sera jamais inquiété, même pas lors des coups d'État qui secouent périodiquement les factions de droite. Et ce gouvernement d'union nationale est reconnu par tous les pays si bien qu'on rencontre à Vientiane des ambassadeurs des deux bords: aussi bien l'ambassadeur des États-Unis, qui semble agir en véritable pro-consul, et celui du Viêt Nam du Sud que ceux du Viet Nam du Nord, de la Chine et de l'U.R.S.S. Tout ce monde semble s'en trouver bien et en tirer quelque avantage: c'est ainsi, dit-on, que furent tenues à Vientiane les conversations préliminaires qui permirent l'ouverture de la Conférence de Paris sur le Viêt Nam.

Mais dans le même temps, et très tôt dès 1959, la pression militaire ne cesse de s'accroître et la zone contrôlée par les militaires Pathet Lao ne cesse de s'étendre, tandis que celle où s'exerce effectivement l'autorité du gouvernement central va se rétrécissant comme une peau de chagrin. Toutefois, il est bien difficile de tracer une ligne de partage. C'est au Laos, au moins autant qu'au Sud Viet Nam, que peut convenir l'expression "peau de léopard" qui avait cours à l'époque.

Il ne faut pas oublier que nous sommes, à la fin des années 50, dans un pays pauvre, dépourvu de voies de communication, avant la véritable révolution que fut l'arrivée du transistor, dont la propagande communiste saura d'ailleurs faire le meilleur usage. A part une frange de la faible population urbaine, composée surtout des étudiants, le peuple laotien, essentiellement agricole, est très peu politisé. Il n'aspire qu'à une chose: sa tranquillité. Or, la guerrilla apporte tout le contraire: ce sont les garçons enrôlés dans l'armée, l'insécurité sur les routes et les pistes, l'exode de

villages entiers. Les laotiens n'ont aucune sympathie pour les vietnamiens et ne souhaitent nullement l'installation d'un régime dur comme celui de Hanoi. Ils reconnaissent certes que tout n'est pas faux dans la propagande qui a beau jeu de s'attaquer à la corruption du gouvernement et des partis de droite en général et, quand un groupe de "Pathet Lao" fait irruption dans un village, il faut bien, bon gré mal gré, que les paysans livrent riz et poulets. Mais finalement, en bons laos assez optimistes par nature, ils espèrent bien que tout finira par s'arranger un jour grâce à une entente entre les deux princes demi-frères, le Prince Souvanna Phouma, Premier ministre inamovible, et le Prince Souphanouvong, donné pour un des chefs de la partie adverse.

Craintes des chrétiens

Les chrétiens, s'ils partagent à la fois les appréhensions et les espoirs de leurs compatriotes, ont toutefois des raisons de nourrir des craintes particulières: ils savent ce qui s'est



Catholiques Hmong.

passé en Chine lors de l'installation du régime communiste. Tous les missionnaires étrangers ont dû quitter le pays et, très vite, même sans attendre la grande révolution culturelle une véritable persécution s'est mise en place. Ils connaissent aussi l'exode choisi par des centaines de

milliers de catholiques vietnamiens qui ont fui le régime du nord, en 1954, pour protéger leur foi. Eux-mêmes ne pourraient sans doute pas échapper de la même façon.

Objectivement, les raisons de craindre sont fort réelles, car on connaît bien ce que pensent les communistes de la religion en général et du catholicisme en particulier. Même si, dans les séances de propagande, on déclare respecter la foi des gens, on ne se prive pas pour autant d'attaquer les croyances qu'on dit superstitieuses et qui, de fait, veulent recouvrir tout ce qui n'est pas dans le droit fil d'un marxisme-léninisme déclaré scientifique. Un autre angle d'attaque facile consiste à s'en prendre à la religion des étrangers et, qui plus est, colonialistes, outre catholique, est-ce encore avoir le "coeur lao"?



L'école est toujours la même partout dans le monde.

Et pourtant, le premier prêtre catholique mis à mort au Laos par les communistes est bien un laotien authentique, d'ethnie Thai Deng: le 2 juin 1954, quelques semaines après Diên Biên Phu, le P. Joseph Tien, unique prêtre diocésain originaire de Sam-Neua fut appréhendé, mis dans un sac et frappé de coups de bâtons jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Durant les quatre années qui précédèrent le retour, provisoire, de cette province à la communauté nationale, les

chrétiens ont pu continuer à vivre selon leur foi, mais les autorités communistes leur ont interdit toute assemblée à l'église. Était-ce ou non de la persécution? Voilà au moins un avant-goût de ce qui peut menacer toute la communauté catholique.

On se demandera aussi quelle pouvait être l'attitude des missionnaires dans ces circonstances. Il n'est pas trop fort de parler pour ces années 1954-1959 d'un véritable enthousiasme, l'enthousiasme de la jeunesse: le personnel était jeune, son doyen, le Vicaire Apostolique, n'avait pas encore cinquante ans, chaque année de nouveaux missionnaires arrivaient, la Mission se développait. On voulait encore compter sur une paix durable qui ne manquerait pas de favoriser le travail d'évangélisation.

Le début des jours difficiles

Les premiers nuages apparurent durant les mois d'été de 1959 lorsqu'un bataillon de "Pathet Lao", intégré dans l'armée régulière aux termes des accords passés, fit sécession. Des combats sporadiques reprirent à Sam-Neua où la mission avait repris pied depuis moins d'un an. On sut alors que des jours difficiles se préparaient pour les missionnaires, mais cela n'avait-il pas été leur lot depuis les débuts? D'ailleurs, pas de panique, on comprit qu'il fallait dès lors surtout préparer les communautés chrétiennes à vivre leur foi dans la fidélité à leur baptême, même sans le soutien du prêtre, et l'accent fut mis sur la formation des catéchistes.

A l'époque, la consigne romaine était, qu'en cas de prise de pouvoir des communistes, le missionnaire restât à son poste au milieu de son peuple. Cela n'était pas discuté: envisageait-on pour autant les conséquences possibles? Personne ne parlait de martyr, un grand mot qui, semble-t-il, ne peut être employé que 'post factum', mais chacun remplissait fidèlement sa tâche en admettant, étant donné les circonstances, la possibilité de la capture suivie de la prison ou même pire. C'est en gardant ceci à l'esprit qu'on comprendra mieux ce qui a pu se passer pour ceux d'entre les missionnaires qui, effectivement, furent amenés à donner leur vie pour l'Évangile.

Les Oblats

Nous ne considérerons ici que le cas des Oblats ou de certains de leurs proches compagnons, tout en sachant bien que d'autres au Laos ont su aussi donner le même témoignage du sang. Ils sont six, dont voici les noms et l'âge au moment de leur mort:

- P. Mario BORZAGA, omi (28 ans)
- P. Louis LEROY, omi (38 ans)
- P. Michel COQUELET, omi (30 ans)
- P. Vincent L'HENORET, omi (40 ans)
- P. Jean WAUTHIER, omi (40 ans)
- P. Joseph BOISSEL, omi (60 ans)

Aucun, à l'exception du P. Mario Borzaga, n'a laissé de journal personnel; toutefois, les quelques lignes du "codex" d'un poste de mission ou les brèves notations jetées par Jean Wauthier, par exemple, sur ses agendas disent assez le dévouement de ces hommes aux personnes et à l'oeuvre.

**P. Mario
Borzaga,
o.m.i.
1932-1960**

Mario était donc le plus jeune des six: natif de Trente, il était d'abord entré au séminaire de sa ville natale. C'est là que devait mûrir une vocation missionnaire d'où, selon ce qu'il en écrit lui-même dans son journal, la pensée du mar-



*P. Mario Borzaga, o.m.i., 1932-1960
fidèle à son journal au Laos.*

tyre n'était pas absente. La Congrégation des Oblats qui l'accueillit en 1952, reconnut pleinement cette vocation puisque, après son ordination sacerdotale au terme de ses études, comblant son désir, elle l'envoya au Laos avec le premier groupe d'Oblats italiens destiné à cette mission. Il y arriva en novembre 1957 et passa la première année à l'étude de la langue et à l'apprentissage de la vie missionnaire à Paksane. En novembre 1958, il rejoignait ses confrères déjà à pied d'oeuvre dans le secteur de Louang-Prabang et fut rapidement affecté au poste de mission de Kiu-Kacham. Mario était un religieux assez sévère et, surtout, un missionnaire plein de zèle: il l'avait prouvé dès ses premiers mois dans le pays par l'ardeur avec laquelle il s'était mis à



Paysans réunis pour écraser la canne à sucre.

la langue, cherchant à entrer le plus vite possible en contact avec les gens, désireux de leur livrer la Parole de Dieu, à peine en avait-il la capacité. Il le prouvera mieux encore dans son nouveau poste.

Les Hmong

Kiu-Kacham était ce petit village Hmong où, huit ans auparavant, le P. Yves Bertrais avait inauguré la mission chez les Hmong. Les bases avaient été solidement posées, il restait à bâtir et à développer la communauté et Mario qui la prit en charge intégralement au cours de l'année 1959, après le

départ du confrère français qui l'avait épaulé au cours des premiers mois tandis qu'il apprenait la langue, assumait cette tâche de tout son coeur. Enseigner le catéchisme, initier à la prière, visiter les familles, accueillir les malades qui se pressaient journellement à la porte de la maison de mission qui disposait d'un petit dispensaire, c'est à cela, ici comme dans la plupart des postes, que Mario consacrait son temps et ses forces. Il avait également le souci d'aller plus loin, vers ceux que l'Évangile n'avait pas encore atteint. Mais si la sécurité au village était à peu près assurée, il n'en était pas de même dès qu'on s'éloignait de la route Astrid qui, partant de Louang-Prabang, à quelque quatre-vingt kilomètres, se divise à l'Est pour conduire à Hanoi et vers le Sud à Vientiane. Des éléments "Pathet Lao" s'étaient infiltrés dans cette zone et y circulaient sans être inquiétés.

Des Hmong d'un village situé au sud de la route étaient déjà venus plusieurs fois demander au Père d'aller leur rendre visite, intéressés qu'ils étaient par la religion et, sans nul doute, par la perspective d'une aide médicale. Jusqu'à présent, Mario n'avait pu accéder à leur demande trop pris par le travail sur place et désireux de ne pas laisser seul au village le confrère oblat qui était là depuis quelques mois à l'étude de la langue. Le dimanche 24 avril 1960, après la messe, tandis que Mario s'affairait à soigner des malades



*Soins du
corps aussi
- Fr. Mario
Borzaga
o.m.i.*

Voyage vers la mort

au dispensaire, se présenta un petit groupe de Hmong: de nouveau ils demandaient au Père d'aller chez eux. Cette fois, Mario jugea qu'une bonne occasion était à saisir car il y avait au village deux Pères venus là pour les vacances de Pâques qui les libéraient de leur tâche de professeurs. La chose, semble-t-il, ne fut pas discutée longtemps, Mario était un homme de décision: il promit à ces gens de les suivre dès le lendemain. Son plan était de visiter plusieurs villages des mêmes parages et de remonter en revenant vers l'ouest par la vallée du Mékong jusqu'à Louang-Prabang, une bonne tournée missionnaire avant que ne commence la saison des pluies.

Le lendemain, lundi 25 avril, Mario prenait la route accompagné de son jeune catéchiste, Shiong. Ceux qui étaient présents le virent partir, sac au dos, béret sur la tête, tout de noir vêtu comme un Hmong, à peine quelques centaines de mètres et il disparut au détour du chemin pour s'enfoncer dans la brousse et descendre vers la rivière Nam Ming. En s'en allant, il avait dit simplement: "Dans quinze jours à Louang-Prabang." En fait, on ne devait plus le revoir, pas plus que le catéchiste. Que s'était-il passé? Les recherches entreprises par la suite, quand la disparition eut été évidente, ne donnèrent rien de certain. On sut seulement qu'il était bien arrivé au village prévu, qu'il y avait soigné des malades et puis était reparti avec le catéchiste. Ensuite, toute trace était effacée. Des bruits coururent de temps à autre pour laisser croire qu'il avait été vu, un grand "farang" (étranger) occupé à soigner des malades. Mais on sait que des rumeurs semblables ont, en bien d'autres cas, suivi la disparition de missionnaires.

Il n'y a guère de doute que Mario fut mis à mort dans les jours qui suivirent son départ. Ce qui reste à déterminer est de savoir si ceux qui sont venus le chercher au village étaient partie prenante d'un vrai guet-apens, ce qui ne peut être exclu, ou bien s'il est tombé dans les mains d'un groupe hostile qui a profité de l'occasion qui s'offrait. Mais, de toute manière, le cas de Mario doit être compris en continuité avec ce qui a précédé, l'assassinat du P. René

Les Événements de Xieng- Khouang

Dubroux, m.e.p. dans son village en décembre 1959, et les événements du secteur de Xieng-Khouang en avril et mai 1961, dont il va être question.

On est maintenant en pleine guerre civile: un coup d'État a mis le feu aux poudres, le 9 août 1960, à Vientiane et le pays se divise en trois factions disposant chacune de son armée: la partie dite "neutraliste" avec son Premier ministre, le Prince Souvanna Phouma, a été chassée de Vientiane par la partie de droite qui vient de former son propre gou-



Un évêque et trois martyrs, Xieng Khouang, 1957

De gauche à droite: - Mgr Loosdregt, o.m.i., P. Michel Coquelet, o.m.i., P. Louis Leroy, o.m.i., P. Jean Wauthier, o.m.i.

vernement; mais les neutralistes qui se sont repliés sur Xieng-Khouang et la Plaine des Jarres sont en fait les otages du troisième larron, les "Pathet Lao" communistes. Ceux-ci ont profité de la désorganisation qui a suivi le coup d'État pour avancer leurs pions: dès septembre 1960, ils se sont rendus les seuls maîtres de Sam-Neua dont ils vont faire leur base incontestée. Les Pères présents dans cette province - ils étaient encore quatre - ont dû participer aux festivités de la "libération" et ils n'ont échappé qu'à la toute dernière minute à la troupe qui venait les arrêter. De

là, les “Pathet Lao” ont progressé vers la Plaine des Jarres et se retrouvent à Xieng-Khouang en compagnie des neutralistes dont ils contrôlent toutes les activités, tandis qu’ils essaient de pousser leur avantage sur le terrain. Au mois de janvier 1961, des militaires “Pathet Lao” ont arrêté deux Pères présents dans leur village, le P. Jean Wauthier, que nous retrouverons plus tard, et le P. Jean-Marie Ollivier, les ont accusés d’espionnage et condamnés à mort, sans procès. Ces deux Pères étaient déjà face au peloton d’exécution quand ils ont été sauvés in extremis par l’intervention imprévue d’un officier neutraliste.

C’est dans ce contexte qu’il convient de situer l’assassinat de trois missionnaires coup sur coup entre le 18 avril et le 11 mai. Nous nous arrêterons davantage sur le cas du P. Louis Leroy, car il est typique de la manière d’agir des ennemis de la religion et qu’il est aussi le mieux documenté.

**P. Louis
Leroy,
o.m.i.
1923-1961**

Normand du diocèse de Coutances, Louis était un solide paysan venu à la vie religieuse assez tard puisqu’il entra au noviciat à l’âge de vingt-cinq ans. Il semble que les circonstances de la vie familiale l’ait empêché de répondre plus tôt à une vocation missionnaire très affirmée. Ses études secondaires avaient été rattrapées grâce au cours des vocations tardives du juniorat de Pontmain. Pourvu d’une robuste intelligence pratique, il ne parviendra jamais à maîtriser la langue latine, et c’était une de ses souffrances, mais il compensait largement cela par le sérieux qu’il mettait en tout ce qu’il faisait. Tous ceux qui l’ont connu souscriront volon-



tiers au témoignage que donne de lui un confrère qui l'accompagna du début de ses études jusqu'à la fin de son scolasticat:

“Le Père Leroy était très sérieux en tout, très appliqué dans ses études et sa vie spirituelle. Il était très gai, très fraternel. C'était un ami. Son désir des missions étrangères était très fort. Je l'ai entendu plusieurs fois exprimer un désir de martyr.”

Tel était Louis pendant le temps de sa formation, tel il fut aussi en mission quand, à sa plus grande satisfaction, il fut envoyé au Laos. Il y arriva en novembre 1955 et fut tout de suite dirigé vers Xieng-Khouang qui devait être pratiquement l'unique théâtre de sa vie apostolique. Il éprouva quelque difficulté à apprendre la langue, en raison d'une surdité pr ecoc e. Après un an, il demanda de passer quelques mois dans la vallée du Mékong pour mieux se familiariser avec le lao de la plaine.

Revenu   Xieng-Khouang en novembre 1957, il fut mis en charge du village de Ban-Pha, communauté de Thai Dam, que lui remettait le P. Joseph Boissel. C'est là que nous le trouvons en avril 1961. Le “codex historicus” qu'il a tenu à jour scrupuleusement, nous raconte à la fois ses joies et ses peines de missionnaire dans un village encore néophyte; il y donne aussi le témoignage d'une foi indéfectible et d'un dévouement sans bornes. Le plus simple paraît être de laisser maintenant la parole au Vicaire Apostolique de l'époque qui fit le récit des  v enements pour les missionnaires, en s'appuyant sur le témoignage d'une jeune femme chrétienne du village absolument digne de foi.

“Le 15 avril 1961, vers 17 h., des troupes de Kong L e [= neutralistes] et P.[athet] L.[ao] entrent   Ban-Pha, après 2 ou 3 jours de combat aux environs, et tirs d'artillerie. Le dimanche et le lundi sont calmes. Les militaires circulent dans le village, les P.L. commencent leur progagande et posent beaucoup de questions au sujet du Père:

“Est-il en liaison avec les Américains? A-t-il aidé les Phoumistes [faction de droite], les Méos [Hmong]? Fait-il du renseignement? N’a-t-il pas un poste émetteur, des armes?” Certains viennent jeter un regard curieux à la Mission, échantent quelques mots avec le Père. Le mardi matin 18 avril, le P. Leroy dit sa messe et prend son petit déjeuner comme d’habitude. Vers 9 h et 1/2, des P.L. entourent la Mission. Ils donnent ordre à Anna B. d’appeler le P[ère]. Elle le trouve à la chapelle. Il sort et va à la rencontre des chefs P.L. à la porte de clôture. On lui dit qu’un ordre radio du gouvernement est arrivé, ordre pour le P. de rentrer au centre de la Mission à Xieng-Khouang. Le P. répond qu’il ne veut pas quitter ses chrétiens, car il est seul à Ban-Pha pour s’occuper d’eux, tandis qu’à X[ien]g-K[houan]g il y a déjà plusieurs Pères. Les P.L. lui demandent alors de



Le P. Louis Leroy, o.m.i. et sa fidèle monture.

leur remettre son revolver. Il répond qu'il n'en a pas, et qu'il n'en a jamais eu, il est prêtre. Ils veulent le fouiller, il quitte sa soutane et sa chemise sans se faire prier. Dans les poches ils trouvent son chapelet et son mouchoir, c'est tout. Réhabillé [sic], il rentre chez lui accompagné de deux P.L. qui s'emparent tout de suite de son fusil de chasse, fouillent rapidement la chambre à la recherche du fameux revolver; ils parlent entre eux en Viêtnamien. Anna se demande si ce soi-disant revolver n'est pas tout simplement la grande croix que le P. porte à la ceinture... Finalement les P.L. se retirent sur quelques mots polis. Le P. va à la chapelle pour prier et dit à Anna de beaucoup prier elle aussi.

A peine une 1/2 heure plus tard (11h et 1/2), un fort groupe P.L. va chez le P. Leroy. Quelques instants plus tard, Anna qui est en train de préparer chez elle le repas voit ressortir tout le monde. Le P. a fermé fenêtres et porte, mis les clés dans sa poche et part en avant de cinq ou six P.L. tête et pieds nus, en soutane, croix à la ceinture, bréviaire sous le bras. Au passage devant la maison d'Anna, il répond à une question de celle-ci: "Je vais voir le commandant qui me demande." D'autres P.L. restent devant la maison et en interdisent l'accès.

Vers 14h., quelques P.L. reviennent; ils ont les clés, et annoncent à Anna qui demande où est le P.: "il est parti à X[ien]g-K[houan]g; nous venons inventorier et ranger ses affaires.

Note: Anna B. réussit à sauver le Saint-Sacrement et les vases sacrés lorsqu'ils font l'inventaire de l'église.

Vers 8 h. du soir, la population du village est rassemblée pour un "khosana" [une séance de propagande]: "le P. n'a pas été tué, disent-ils, bien

qu'il soit un espion et un traître. Il est mauvais; on l'a emmené à X[ien]g-K[houan]g; plus tard un autre, meilleur, viendra le remplacer. Deux ou trois jours plus tard, c'est le pillage total de la Mission par les P.L.; ils déchirent les images, brûlent ce qu'ils ne peuvent emporter.

Le jour de la capture du P. L.[eroy], une femme de Ban Pha Teu a vu passer le P. entouré de P.L. dans la rizière en bordure du village. Un peu plus tard, elle a entendu plusieurs détonations et a pensé qu'on tuait le P. pas loin dans la forêt. Dans l'après-midi, un groupe de femmes du même village allant chercher du bois de chauffage s'est heurté à des soldats P.L. qui les ont chassées. Elles sont rentrées en hâte chez elles, effrayées. Les jours suivants, elles repèrent dans la forêt, dans ce même coin, une tombe fraîche à laquelle on a voulu donner un aspect ancien en répandant des brindilles et des feuilles mortes au-dessus. On chuchote que le Père est enterré là, et personne n'ose plus approcher."

Plus tard, début mai, Anna B. reconnaîtra effectivement la tombe et acquerra la conviction que le Père est bien enterré là. Ceci sera confirmé des années plus tard quand un père pourra revenir sur les lieux.

Le document que nous venons de citer longuement est daté du 15 juin, près de deux mois après les faits. C'est qu'il a fallu tout ce temps pour savoir ce qui s'était passé. Les "Pathet Lao", qui n'ont jamais reconnu leur forfait, ont essayé de camoufler par tous les moyens la vérité de leurs agissements. On peut lire dans le "codex historicus" de Xieng-Khouang le récit de toutes les démarches effectuées par le Père Supérieur, en vain, pour obtenir des renseignements sur la disparition du P. Louis Leroy et celle de son confrère, le P. Michel Coquelet, dont nous allons parler.



Originaire du nord de la France, du diocèse de Cambrai, la famille Coquelet s'était repliée vers Orléans lors de l'exode de mai 1940. Famille nombreuse et pauvre, ce qui obligeait la maman à faire des ménages pour compléter le salaire insuffisant du père. Michel n'en fit pas moins ses études au collège de Pithiviers, puis entra au noviciat des Oblats à La Brosse-Mont-

ceaux la même année que Louis Leroy. Le confrère dont nous avons déjà cité le témoignage écrit ceci de Michel :

"...je l'ai connu à partir du noviciat. Il était à la fois discret, gai, plein d'humour. C'était un frère sérieux, doux et fraternel. Il était sûrement généreux et rempli de foi. Il était très attachant."

De huit ans plus jeune que Louis Leroy, Michel Coquelet termina ses études au scolasticat deux ans plus tard, à cause du service militaire qu'il accomplit comme infirmier. Il arriva donc au Laos en 1957, vers le temps de Pâques.

Comme beaucoup d'autres, il fit d'abord un stage de quelques mois au séminaire de Paksane pour aider aux cours tout en apprenant la langue. Dès la fin de la même année, il fut envoyé dans le district de Xieng-Khouang: une photographie parue en couverture de la revue "Pôle et Tropiques" le montre partant pour son village, pieds nus, chapeau de brousse, un large sourire, tirant derrière lui son cheval de bât. Pauvre village que celui auquel il fut affecté, village de néophytes Khmuh dont l'instruction, en rai-

Un autre mystère

son des circonstances, n'avait pu être menée régulièrement. Les réflexions de Michel à ce sujet, notées dans le "codex historicus" sont pleines de pertinence, elles donnent la mesure de ses souffrances de missionnaire, mais aussi de son grand esprit de foi, teinté d'un humour dont nous savons déjà que c'était un des traits attachants de son caractère.

On connaît mal les circonstances de la disparition de Michel qui se produisit pourtant dans la même période et dans le même secteur que celle de Louis Leroy. Leurs deux villages n'étaient pas très éloignés l'un de l'autre, Ban-Pha à une journée de marche au sud-ouest de Xieng-Khouang, Phôn-Pheng, le village de Michel, plein sud à une plus grande distance, et sur des pistes différentes. Le second n'a pas dû connaître ce qui était arrivé au premier, sauf si les "Pathet Lao" qui l'ont arrêté l'en ont informé. Voici ce qu'en écrit le supérieur du district:

"Le 30 avril, je recevais une lettre d'un catéchiste de Sam Tom (une des dessertes de Michel) annonçant d'une part que la maison-chapelle de Sam Tom avait été pillée et détruite par un détachement militaire de passage et que, d'autre part, le P. Coquelet avait disparu. Des habitants de la Nam Pan avait vu [son] vélo abandonné au bord de la route à Sop Xieng. Le porteur nous précisa que tout le monde pensait qu'il avait été pris par un détachement lao-viêt de passage ce jour-là dans le secteur. C'était au moment des opérations sur Ban Pha".

Le mardi 3 mai, arrivait à Xieng-Khouang le catéchiste de Ban Nam Pan avec un groupe de Phôn Pheng, dont le Samien [secrétaire]. Le renseignement ci-dessus fut confirmé et complété. Une lettre du catéchiste N[.] donnait les précisions suivantes: le P. Coquelet aurait quitté Phôn Pheng le 17 avril pour aller soigner un malade (blessé) à Ban Nam Pan. Le 20 avril, il rentrait chez lui en vélo lorsqu'il a été pris à Sop Xieng. Le 24, N[.]



et le Nai Ban [chef de village] ne voyant pas arriver le Père partirent aux renseignements. Les soldats en position à Sop Xieng (Lt... P.L.) leur dirent que le Père avait été emmené à Xieng-Khouang en même temps que le Père de Ban Pha. Le vélo avait été amené lui aussi évidemment le lendemain ou [le] surlendemain. C'est tout ce que j'ai pu savoir au sujet du Père Coquelet."

Tout laisse à penser que Michel avait subi le même sort que Louis.

Le film de ces événements ne se déroulait pas d'une façon aussi claire et régulière que nous venons de l'exposer pour le reste de la Mission qui n'en recevait des nouvelles que par bribes et à travers des suppositions. Il peut être intéressant de donner ici, à titre d'exemple, une réaction: c'est celle que note le rédacteur du "codex historicus" du Petit Séminaire de Paksane, à la date du 3 mai 1961:

"Dans la matinée, retour de Vientiane du P. O'Rourke. Une lettre de Monseigneur, une autre du R.P. Supérieur [P. Paul Sion] nous apprennent de graves événements en ce qui concerne la Mission: le P. Coquelet a disparu depuis le 15 avril, on a retrouvé sa bicyclette le long de la route entre Xieng-Khong et Sop Xieng, et, selon toute vraisemblance, le Père a été capturé par un groupe P.-L. Telle est la teneur d'un télégramme parvenu hier matin à la Mission à Vientiane. Deux autres l'avaient précédé déjà la semaine dernière, annonçant que le P. Leroy avait été fait prisonnier par les P.-L. et accusé par eux d'espionnage. Le Père était demeuré continuellement dans son village de Ban Pha, même après le retrait des troupes royales. Il est actuellement détenu à Khang Khai [c'est ce qu'on voulait encore croire!], aux mains des P.-L. Peut-être pourra-t-on le tirer de là et sera-t-il sauf, lui du moins grâce au cessez-le-feu [qu'on annonçait alors], mais le P. Coquelet(?) disparu comme le P. Borzaga il y a un an, quel espoir conserver? Prière, abandon à la Providence, le Royaume de Dieu se sème dans les larmes et par le sacrifice. Le tragique, lorsque le combat se livre contre le communisme athée, c'est qu'ils s'arrangent pour étouffer même ce témoignage-là, pour le dénaturer en un crime politique: voilà bien la pire perversion, la signature du démon."

Et la série ne s'achevait pas avec Michel Coquelet.

**P. Vincent
L'Hénoret,
o.m.i.
1921-1961**



Breton du Finistère, de cette terre féconde en vocations missionnaires, s'il en fut, Vincent était entré au noviciat de Pontmain en 1940. Il fut témoin, au scolasticat de La Brosse-Montceaux, du massacre perpétré par les nazis qui causa la mort de cinq Oblats, deux Pères, deux scolastiques et un Frère; il connut avec ses confrères la déportation au camp de Compiègne, mais put reprendre les études et recevoir l'ordination sacerdotale en 1946.

L'année suivante, il partait pour la Mission du Laos.

C'est dans le secteur de Paksane qu'il passa tout le temps de son premier séjour laotien. Pasteur attentif, assez sévère, il sut se faire aimer de ces chrétiens qu'on disait vieux car ils en étaient déjà à la troisième génération. Au retour de son premier congé, en novembre 1956, il retrouva pour un an le même champ d'apostolat. Mais, en novembre 1957, il dut quitter la vallée du Mékong pour aller dans le district de Xieng-Khouang.

L'extrémité de la Plaine des Jarres, sur la route qui porte vers le Viêt Nam, Ban-Ban est une petite agglomération qui ne compte qu'une poignée de chrétiens, mais, dans les alentours, se sont installés plusieurs villages de réfugiés Thai Deng venus de la région de Sam-Neua. Le travail pastoral et missionnaire n'y est pas facile: ces gens ont souffert des aléas de la guerre endémique qui ne les a guère épargnés depuis des années. Il y a beaucoup à faire en particulier pour remettre d'aplomb les familles disloquées. Vincent se mit courageusement à l'oeuvre avec le soutien, à partir du début de 1959, du jeune Père Jean-Baptiste Khamphanh, prêtre diocésain nouvellement ordonné.

Nous avons vu comment, dans les derniers mois de l'année 1960, les communistes avaient étendu leur emprise sur toute cette région à partir de Sam-Neua. Le système s'était mis en place avec son rythme de réunions d'endoctrinement et ses entraves à la libre circulation des personnes. Pour aller dans ses dessertes, le Père devait à chaque fois se munir du laissez-passer prescrit que les autorités, toutefois, délivraient sans trop de peine. Vincent avait fait savoir qu'après les craintes du début, une sorte de 'modus vivendi' s'était établi entre les nouvelles autorités et les Pères et que cela marchait plutôt bien.

L'assassinat

Le mercredi 10 mai, Vincent demanda et obtint un laissez-passer pour aller célébrer la fête de l'Ascension dans une desserte. C'était avant le Concile et la fête de l'Ascension était encore d'obligation, le jeudi, pour toute l'Indochine. Il comptait revenir le lendemain au centre. C'est ainsi que le matin du jeudi 11 mai, il avait repris la route à bicyclette vers Ban-Ban. Il était encore à plusieurs kilomètres du but quand il fut arrêté par des militaires "*Pathet Lao*". Une paysanne qui travaillait dans son champ fut témoin de la première partie de la scène: le Père sortit un papier, le laissez-passer sans aucun doute, qui sembla satisfaire les militaires car le Père enfourcha de nouveau son vélo et reprit la route. La paysanne ne vit pas la suite, mais elle entendit peu après des coups de feu et pensa qu'on avait tué le Père. Prise de peur, elle n'osa rien dire, ni rien faire sur le moment. Plus tard dans la journée, elle revint sur les lieux avec d'autres personnes et découvrit sans peine l'endroit où le corps avait été sommairement inhumé. Quelques jours après, le Père Supérieur de Xieng-Khouang, averti, put venir sur la tombe, l'arranger et y planter une croix. Jamais aucune explication ne fut donnée pour cet assassinat, pas plus que pour les précédents. Ils furent niés purement et simplement par les "*Pathet Lao*", et leurs partenaires neutralistes n'eurent pas le courage de reconnaître les faits, bien loin d'oser les leur imputer.

**Fr. Alexis
Guémené,
o.m.i.
1924-1961**

On ne saurait mettre un point final au récit de la série de malheurs qui frappèrent la Mission de Xieng-Khouang en ces semaines tragiques, sans évoquer au moins ce qui arriva au Frère Alexis Guémené. Il était, lui aussi, du même



Tombeau du P. L'Hénoret, o.m.i.

temps de noviciat que les PP. Louis et Michel. Arrivé au Laos en 1955, il avait d'abord participé activement, à Paksane, à la construction du nouveau séminaire et il y avait fait son oblation perpétuelle, le 1er mai 1956. A partir de mars 1957, il avait été affecté au centre de Xieng-Khouang où son savoir-faire, son dévouement et sa gentillesse étaient appréciés de tous, spécialement des Soeurs dont il avait bâti la maison.

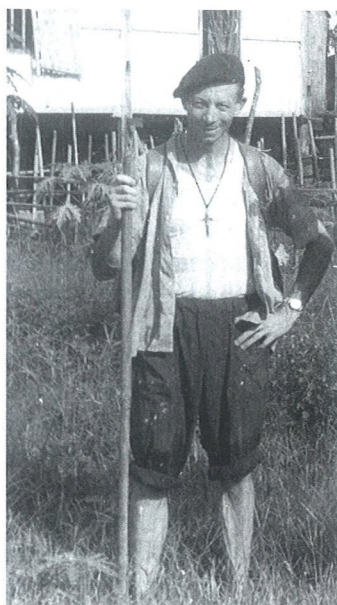
Le dimanche 4 juin 1961, le Frère Alexis Guémené s'était rendu à l'infirmerie militaire pour visiter quelques malades: un coup de feu partit, on ne sait trop comment, et la balle l'atteignit en plein coeur. Le Supérieur, qui enregistrait un quatrième décès en sept semaines, décrit l'affaire comme "un accident stupide dû à l'inconscience d'une jeune recrue". Sans doute! on ne peut cependant s'empêcher de penser que, vu les circonstances, Alexis, comme ses confrères, était prêt à donner sa vie pour l'Évangile, et qu'effectivement il la donna.

L'oppression communiste

Les années passèrent et, malgré la formation d'un gouvernement d'union nationale en 1962, la pression communiste ne se relâcha pas: elle aboutit, à partir de mai 1963, à l'élimination de toutes forces autres que les leurs de Xieng-Khouang et de la Plaine des Jarres. Des massacres de villageois en fuite eurent lieu sur les pistes, il est difficile de dire le nombre de chrétiens qui trouvèrent la mort en cette année-là. Les survivants s'établirent tant bien que mal sur les collines en bordure de la Plaine des Jarres, mais, la plupart du temps, sans avoir la possibilité d'entreprendre les travaux des champs qui exigent une certaine stabilité. Ceci est spécialement vrai pour les populations Khmuh qui comptent parmi elles un nombre assez important de chrétiens. C'est cette situation mouvante qui va être l'occasion d'un nouvel assassinat.

**P. Jean
Wauthier
o.m.i.
1926-1967**

Né dans le diocèse de Cambrai, au nord de la France, Jean Wauthier avait connu, lui aussi, dans son adolescence, les tourments de l'exode de 1940, et s'était retrouvé dans le sud-ouest du pays où il fit son petit séminaire. Revenu dans le nord, il entra au noviciat de Pontmain en 1944. D'un physique robuste, d'une droiture morale à toute épreuve, il n'est pas étonnant qu'appelé au service militaire, il ait choisi le corps des parachutistes. De retour au scolasticat de Solignac, il est de ceux que les travaux manuels ne rebutent pas, et Dieu sait s'il y en a, et de pénibles, en ces années d'aménagement de la vieille abbaye de saint Éloi pour y maintenir une bonne centaine de scolastiques. Il demande évidemment à partir en mission et il a le bonheur d'être envoyé au Laos.



**Les
Khmuh**

Il y arrive en 1952 et va être sans tarder mis au service de la mission chez les Khmuh,

et pratiquement toujours avec les gens du même village qu'il suit à travers leurs déplacements. De fait, c'est lui qui les incite à quitter Nam-Mon, où ils ont été baptisés, pour, Khang-Si, un meilleur emplacement, où ils pourront bénéficier de la rizière inondée. Là, Jean a réalisé un système d'adduction d'eau au moyen de bambous qui fait le bonheur des villageois libérés de la contrainte d'aller chercher l'eau au loin. Hélas, cette installation ne durera que peu d'années: dès 1961, tout le village doit se replier à la limite de la Plaine des Jarres, à Ban-Na d'abord, puis ensuite à Hin-Tang. Jean, après l'alerte de janvier 1961, a été retiré pour un temps de ce secteur. Il fera un stage de deux années à Paksane (octobre 1961 - décembre 1963). On peut lui faire confiance pour le travail qui lui est demandé, que ce soit l'enseignement, le sport ou la musique. Chaque samedi, il s'évade du séminaire pour la pastorale dominicale dans les villages des alentours. Mais il reste bien clair qu'il n'aspire qu'à retrouver le plus tôt possible ses chers Khmuh.

La nourriture se fait rare

En décembre 1963, il réintègre l'équipe de l'apostolat chez les Khmuh, installée désormais à Vientiane où elle travaille en premier lieu à la formation des catéchistes qui seront envoyés dans les villages. Dans la montagne, parmi tous ces réfugiés que la guerre a chassés de chez eux c'est la misère qui s'est installée. Il n'est pas possible d'obtenir des récoltes régulières, et quand on a réussi à cultiver un champ de riz, rien ne dit qu'on pourra en faire la moisson: nouvelles attaques, mines posées un peu partout le long des pistes. Il en va de même pour la pénurie de médicaments. Jean, de fait, passera le plus clair de ses dernières années à Hin-Tang et il se consacrera beaucoup à la tâche difficile de répartir équitablement l'aide humanitaire qui est la clé de la survie de ces populations. Et c'est bien là que se noue le drame, car même dans la pire misère il y a encore exploitants et exploités. Les pauvres Khmuh étaient toujours du côté des exploités. Jean a essayé de les défendre, sans pour autant les favoriser, car il savait se mettre au service de tous. Cela n'avait, toutefois, pas l'heur de plaire à tous: les militaires des forces spéciales qui s'arrogeaient le droit de contrôler les distributions et, donc, de se bien servir les premiers eux et les leurs, voyaient cela d'un très mauvais oeil.



La maison du P. Wauthier à Hintang.

La mort du P. Jean

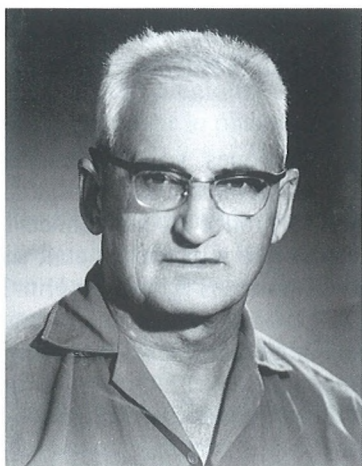
Y avait-il eu des polémiques, voire des menaces précises? Jean ne semble pas en avoir fait état au Laos. Pourtant, au cours de son congé en France en cette année 1967, il aurait dit au moins une fois que si jamais il était tué, ce serait à cause de son travail pour les Khmu de Hin-Tang. Il reste que les Hmong de Ban-Na ne lui avaient pas pardonné le déplacement des Khmu chrétiens vers Hin-Tang qui les avait privés d'une part du ravitaillement qu'ils convoitaient. Ils étaient donc décidés à se venger.

Or, en cette semaine avant Noël, Jean avait voulu rendre visite à un petit groupe de Khmu resté dans les environs de Ban-Na. Il s'y rendit en ayant averti le chef militaire de son passage. L'occasion était belle: sous le couvert d'une attaque simulée des Lao-Viêt, il fut agressé alors qu'il revenait à Hin-Tang, le soir du samedi 16 décembre. Deux coups de feu en pleine poitrine et le Père s'affalait. Le corps fut transporté à Vientiane le lendemain. Le gouvernement fut prompt à mettre l'affaire au compte des communistes, et telle fut la vérité officielle. La vérité des faits était tout autre, elle fut connue très vite, mais nul n'en pouvait faire état dans les circonstances d'alors. Transcrivons ce qu'on a écrit à l'époque:

“Pourquoi a-t-il été tué? Nul ne le saura sans doute jamais. Le sens de l’organisation et l’ingéniosité qu’il a déployés pour préserver et répartir l’aide humanitaire, ont pu indisposer; et cette aide, tombée du ciel, a certainement aiguisé les appétits et excité les convoitises. Ce qui est sûr, c’est qu’il a été tué dans l’exercice du ministère apostolique et à cause de lui.”

Au lendemain un des catéchistes écrivait à ses parents: *“Le Père Jean est mort parce qu’il nous aimait et n’a pas voulu nous abandonner.”*

**P. Joseph
Boissel,
o.m.i.
1909-1969**



Breton des marches de Bretagne, originaire d’un petit village entre Rennes et Pontmain, Joseph Boissel était un solide paysan, dur à la besogne, d’une force hors du commun qui fera plus tard l’admiration des gens du Laos. Ordonné à La Brosse-Montceaux en 1937, à l’âge de vingt-huit ans, il fut envoyé au Laos l’année suivante.

Il faisait donc partie du groupe des anciens qui avaient connu toutes les secousses de la guerre depuis les débuts. Il était arrivé au Laos en octobre 1938 et il avait été dirigé assez rapidement vers le secteur de Xieng-Khouang qui commençait à se développer. Dans la suite, il parlait avec regret du poste de Nong-Het, station avancée, presque à la frontière du Viêt Nam, que la guerre lui avait fait abandonner et qui ne fut jamais rouvert dans la suite. En mars 1945, il fut fait prisonnier des Japonais et emmené à Vinh avec Mgr Mazoyer. De retour dans la Mission en 1946, c’est de nouveau à Xieng-Khouang qu’il se retrouva et, pendant plusieurs années, il eut à veiller à la formation des catéchu-

Paksane

mènes, puis des néophytes de Ban-Pha. Il devait quitter ce village en novembre 1957, le laissant entre les mains du P. Louis Leroy.

Revenu dans le district missionnaire de Paksane, Joseph devait s'y dépenser jusqu'à son dernier jour, d'abord en charge du village de rizière de Nong-Veng, puis, à partir de 1963, installé au kilomètre 4 de Paksane, le fameux Lak-Si, pour prendre en charge plusieurs villages de réfugiés Thai Deng et Khmu. Il circulait en jeep entre ces villages, en dépit de sa vue défectueuse car il avait perdu complètement l'usage d'un oeil. Dans ces années-là, prendre la route était toujours risqué: on était en 1969 et, depuis la fin mars, le danger s'était accentué si bien qu'il avait fallu renoncer à célébrer la Semaine Sainte dans ces villages. Ce n'est qu'au début de juin que le Père avait de nouveau osé s'aventurer sur cette route à embuscades.

Le samedi 5 juillet, il avait décidé d'aller passer la nuit au village de Hat-I-Ét, à une vingtaine de kilomètres de Paksane en remontant le long de la rivière Nam San. Parti vers 4h 30, il avait pris avec lui deux jeunes Oblates Missionnaires qui, comme d'ordinaire, devaient l'aider pour les visites, les soins aux malades et le service religieux. Laissons la parole au récit d'un confrère rédigé dès le 9 juillet:

“Et puis, à 6h 25 la terrible nouvelle: on s'affole, on court, on cherche à en savoir plus. Un car venu de Muong-Kao a croisé la voiture du Père peu après l'attentat; le chauffeur a vu le Père mort, la voiture en flammes, des affaires de femmes éparpillées sur le bord de la route; apeuré, il n'a pas osé s'arrêter, d'ailleurs à quoi bon, tout semblait terminé...” [Arrivé à Paksane, il a donné l'alerte aux militaires.]

[Note: Répondant à la requête pressante des Pères et des parents des oblates qui veulent savoir ce qui est arrivé à leurs filles, les officiers consentent à monter une opération pour aller voir sur place. De nuit, avec véhicules blindés, le convoi, accompagné d'un Père et d'un ami de la mission,

s'ébranle avec précaution. On découvrira d'abord les deux Oblates, blessées, mais en vie, et puis le corps du Père à moitié calciné dans la voiture.]

“Les blessées purent donner quelques précisions sur l’embuscade: trois hommes armés avaient surgi; première rafale dans les pneus de la jeep qui franchit le talus et se coucha sur le côté gauche; deuxième rafale sur le Père, tué net; les Oblates avaient roulé sur le Père Boissel, c’est alors qu’un coup de B.40 [sorte de bazooka] explosa dans l’arrière de la voiture, éclaboussant d’éclats les deux Oblates; l’une d’elles (Thai Deng) affirme avoir entendu le commandement de tir donné en vietnamien; [elles réussirent à se dégager de la voiture.] Il était temps, la jeep brûlait, touchée en plein réservoir. Les deux rescapées gagnèrent la forêt toute proche et s’y dissimulèrent. Les assassins auraient pu les achever, ils ne l’ont pas fait. Elles purent les voir contempler leur besogne, l’arme à la bretelle, et disparaître. ...

Père Boissel, vous restez parmi nous ... Cette mort violente impressionne, une mort sur la brèche, en pleine mission apostolique, une mort que vous aviez frisée bien des fois, une belle mort de missionnaire. Mais ce qu’il faut dire c’est que toute votre vie nous impressionne: vie d’apôtre au coeur bouillant, vie donnée, vie mangée d’un homme de Dieu pour qui rien d’autre ne comptait que d’annoncer Jésus Christ aux pauvres. Cette vie si bien remplie, si riche en péripéties, si rondement menée, d’un coeur si jeune qu’il empêchait de remarquer les cheveux blancs et nous faisait espérer de vous garder toujours avec nous...”

L'éloge que nous venons de citer est certes marqué fortement par l'émotion du moment, il n'en est pas moins sincère et objectif et il garde toute sa validité. On peut d'ailleurs l'appliquer à chacun de ces missionnaires dont nous avons

retracé à grands traits la vie et l'oblation finale. Mario Borzaga, Louis Leroy, Michel Coquelet, Vincent L'Hénoret, Jean Wauthier et Joseph Boissel, et nous ajouterons Alexis Guénéne à cette liste, chacun était à sa façon, avec son caractère, ses talents, ses limites aussi, un homme de Dieu qui avait pris la mesure de l'oeuvre à accomplir pour Jésus Christ et pour les pauvres, qui connaissait les risques de l'entreprise, mais n'a pas hésité à aller jusqu'au bout de l'amour.

Arrivé à ce point, il convient de faire mémoire des autres chrétiens, engagés sur le même chemin, confrontés à de semblables obstacles dans l'affirmation de leur foi, qui, eux aussi, ont dû faire le sacrifice suprême. Il y a d'abord les catéchistes: Shiong, le catéchiste Hmong du P. Mario Borzaga, qui a, sans doute, partagé son sort; il y a aussi Luc Sy, catéchiste Khmuh, tué sur le bord de la route à Dène-Din, entre Vang-Vieng et Meuong-Kasi, le 7 mars 1970. Nous avons vu comment deux Oblates avaient risqué leur vie en compagnie du P. Joseph Boissel: blessées toutes deux, elles sont restées marquées, physiquement et psychologiquement, pour leur vie durant.

Et puis, il y a tous ceux, anonymes pour la plupart, qui, à partir de la prise de pouvoir du communisme (mai-décembre 1975), ont été expédiés dans les camps de travail et de rééducation à la chinoise. Même si ces camps étaient décorés du beau nom de "sammana" (= "seminar") et prétendaient modeler l'homme nouveau selon la doctrine marxiste-léniniste, c'étaient bien de véritables camps de la mort. Citons, à titre d'exemple, le frère aîné de l'actuel Vicaire Apostolique de Savannakhet, un officier de l'armée royale: envoyé en "sammana" à Sam-Neua, en octobre 1975, il succomba quelques mois plus tard par suite des mauvais traitements et du manque total de soins.

A cette époque-là, bon nombre des missionnaires étrangers avaient dû déjà quitter le pays. L'histoire de ces départs demanderait d'être traitée plus au long. C'est la fin de la Mission à l'ancienne et la naissance, dans la souffrance, d'une Église locale toute nouvelle. Rappelons seulement

que la révolution ayant commencé le 1er mai, lendemain de la chute de Saïgon, le processus enclenché se développa dans tout le pays, d'une façon très organisée, par l'élimination progressive de tout ce qui pouvait avoir apparence d'opposant au nouvel ordre des choses, pour aboutir à l'abolition de la royauté et à l'instauration (2 décembre) d'une République Démocratique Populaire.

Dès la mi-mai, les trois évêques français, dont Mgr Etienne LOOSDREGT, avaient démissionné. Ils furent rapidement remplacés par des évêques laotiens. A Vientiane, Mgr Thomas NANTHA, nommé évêque auxiliaire l'année précédente, fut intronisé le 9 juin. Mgr Alessandro STACCIO-LI, dont le Vicariat ne comptait qu'un seul prêtre diocésain, n'était pas concerné par ce mouvement et resta en place jusqu'à son expulsion en septembre.

On a, de l'extérieur, souvent mal compris le départ des missionnaires, en particulier des Oblats. Ce départ prit des formes diverses, selon les lieux et les circonstances, entre mai 1975 et juillet 1976:

à mesure que les oeuvres disparaissaient - le Petit Séminaire de Paksane, par exemple, dut renvoyer les élèves et fermer ses portes en mai - que les bâtiments d'Église étaient confisqués, maisons comme églises, la présence de certains n'avait plus de justification. C'est surtout vrai pour le Vicariat de Vientiane où, par la force des choses, beaucoup d'oeuvres étaient concentrées;

par ailleurs, des missionnaires étaient expulsés individuellement de leur poste là où une population chrétienne trop faible numériquement ne pouvait assurer leur protection. Qu'il s'agisse du lancement d'une grenade comme à Vang-Vieng où le missionnaire ne put même se maintenir au village des lépreux de Somsanouk, ou d'une manifestation populaire manipulée, comme à Phôn-Hong, le résultat est le même, le missionnaire, étranger ou Lao, doit quitter les lieux.

des expulsions formelles de tout un groupe, sur ordre des

autorités locales, eurent lieu dans deux cas: en août-septembre, tous les missionnaires Oblats italiens furent chassés de Houei-Sai, de Sayaburi et, finalement, de Louang-Prabang, et cela parmi les marques de sympathie de la population et des moines bouddhistes, spécialement du Patriarche Suprême. De même, les missionnaires français de Paksé furent mis en demeure de quitter le pays en février 1976;

en mars 1976, il ne restait plus qu'un petit groupe oblat, cinq Pères, dont le Provincial, et un Frère, dans le Vicariat de Vientiane, et quelques missionnaires français dans celui de Savannakhet. C'est une réunion, en urgence, des missionnaires et de laïcs avec l'évêque qui décida du départ de ceux de Vientiane, le 3 avril 1976. Pourquoi une telle décision? Évêque, prêtres et chrétiens laotiens devaient se rendre à l'évidence: la permanence d'étrangers à leurs côtés, qu'ils avaient vue pendant un temps comme une sorte de garantie pour eux-mêmes, était devenue un poids insupportable pour l'Église. Un seul restera sur place encore deux ans pour le service de la communauté internationale de la capitale. Une décision semblable était prise en juillet pour le Vicariat de Savannakhet.

**Un unique
Oblat Mgr
Khamse,
o.m.i.**

Des trois Oblats laotiens encore présents à ce moment-là, deux prendront bientôt le chemin de l'exil, à l'instar d'un nombre de plus en plus important de leurs compatriotes. Il ne restera désormais au Laos qu'un seul Oblat, Jean Khamse: ordonné prêtre le 26 janvier 1975, en juin il était Vicaire général. Il est évêque depuis le 16 janvier 1983, Vicaire Apostolique de Vientiane et Administrateur du Vicariat apostolique de Louang-Prabang.

**Le Laos
et les Oblats**

Durant cette quarantaine d'années, de 1935 à 1976, ce sont plus de cent Oblats, toutes nationalités confondues, qui ont travaillé, peiné, prié, versé leur sang parfois, dans cette mission du Nord-Laos. Quinze d'entre eux sont demeurés en terre laotienne: outre ceux dont nous avons essayé de retracer la trop brève carrière et le dernier sacrifice, il y en eut huit autres, victimes, à parts égales, de la maladie ou

des accidents du fleuve, des aires ou de la route. Ceux-là aussi ont donné leur vie encore jeune - la moyenne d'âge des quinze n'atteint pas quarante ans - pour que naisse et se développe l'Église de ce pays. A plus de vingt ans de la tourmente, il n'est que juste de constater que leurs travaux et leurs prières, leurs peines et leur sacrifice n'ont pas été vains. C'est une belle page d'histoire de la Mission qui fut écrite là et il convient d'en rendre grâce au Seigneur qui en fut bien le seul Maître d'oeuvre.

HÉRITAGE OBLAT 1998

7. **Des Oblats, Témoins de la Foi: 1831-1997**
Soixante-huit Oblats qui ont perdu la vie en lien avec leur ministère.
8. **Cavaliers du Christ, des Oblats au Texas**
Premières chevauchées missionnaires des Oblats au Texas et au Mexique
9. **Martyrs Oblats d'Espagne**
Vingt-deux Oblats tués en 1936 pendant les troubles d'Espagne.
10. **Frères Oblats aux Glaces Polaires**
L'épopée de Frères oblats, missionnaires exceptionnels.
11. **Oblats Victimes au Grand Nord Canadien**
Cinq Oblats tués dans les missions du Nord Canadien
12. **Cinq Oblats de La Brosse**
Pris dans les drames de la Deuxième Guerre mondiale cinq Oblats sont exécutés
13. **Des Oblats Résistants en Allemagne**
Quarante-deux Oblats allemands ont souffert pour leur résistance au nazisme
14. **Oblats au Bord du Mékong**
Alors que le communisme prend pied au Laos, six missionnaires oblats sont exécutés.

Postulation Générale des O.M.I.
C.P. 9061
00100 Roma-Aurelio-Italie